

Iconoclaste !

Et si on supprimait les programmes ?

Le récent épisode du programme de seconde a mis en lumière l'absurdité de la confection de programmes « à la française ». Mais a-t-on réellement besoin de programmes ?

A lors que les instances officielles se ridiculisent autour du programme de mathématiques de la rentrée, il est peut-être temps, pour ceux qui veulent avoir une réflexion indépendante et sans tabous, de se demander si les spécificités du contexte français ne sont pas dépassées. Un programme rigide et contraignant a-t-il un sens alors que son application est tellement différente selon les contextes des classes où il est appliqué ? La confection de ces programmes obéit-elle à des lois précises ou assiste-t-on à une dérive où plus personne n'a conscience des objectifs qui président à leur élaboration ? N'y a-t-il pas contradiction entre le système des compétences et la publication de programmes et de commentaires trop contraignants ?

D'où la question que chacun commence à se poser : les programmes « à la française » ne devraient-ils pas être supprimés ?

Les trois fonctions de l'enseignement des mathématiques

Pour aller plus loin, il faut d'abord se poser la question fondamentale : à quoi servent les mathématiques transmises sur les bancs de l'école ? Réponse : à trois fonctions très différentes !

Une fonction « sociale » : permettre d'appréhender l'environnement quotidien avec des outils de base qui évitent de se retrouver avec l'équivalent d'une situation d'illettrisme s'il s'agissait de la langue. Payer, emprunter, aménager, se déplacer, organiser, décoder un sondage, utiliser un ordinateur... sont autant d'activités qui nécessitent le recours à l'une ou l'autre des composantes des mathématiques.

Une fonction de développement de la personnalité : la familiarité des raisonnements mathématiques permet de construire une rigueur dans le mode de travail et dans l'analyse des informations, rigueur qui servira autant dans la pratique des disciplines scientifiques vues en milieu scolaire que dans la vie quotidienne.

Une fonction « prospective » de préparation et de formation à des études scientifiques.



On a davantage besoin de savoir-faire que de savoirs

Ces trois fonctions, sociale, individuelle et prospective, ont-elles besoin de contenus spécifiques ? Oui, pour la fonction sociale, quoique de manière limitée. Calculs, pourcentages, statistiques, repérage et géométrie des formes simples, algorithmique élémentaire sont les savoirs de base permettant de répondre à ce besoin universel des citoyens de maîtriser les composantes mathématiques de leur environnement.

Et pour ces dernières, pas d'exception : que l'élève s'oriente vers une formation littéraire, scientifique, technique ou économique, ces connaissances assorties de compétences liées à leur usage seront indispensables.

Pour ce qui est de la fonction liée à l'acquisition de qualités de rigueur pour compléter son profil personnel, fonction oh combien déterminante pour l'avenir des jeunes, l'important n'est pas le contenu mais les démarches qui les accompagnent. On peut même, au risque de vexer certains, imaginer que les mathématiques ne sont pas la seule discipline permettant de converger vers cet objectif. Les facultés d'analyse et de synthèse peuvent résulter de la pratique de certains jeux de l'esprit (échecs, jeux de cartes tels que le bridge), d'activités périscolaires, d'ateliers d'initiation à la recherche ou à la pluridisciplinarité (quel gâchis, le sort fait à ces bonnes idées que sont les itinéraires de découverte ou les thèmes d'étude)...

Quant à la formation des scientifiques de demain, elle peut se contenter dans un premier temps (dans le cadre des études secondaires) de la fonction précédente sans forcément nécessiter l'acquisition de multitudes de connaissances. Ces dernières seront très rapidement assimilées au début des études supérieures si le terrain a été suffisamment bien balisé.

On peut aussi décider d'anticiper cette formation avant le cycle universitaire, mais il faut alors la réserver à ceux qui se destinent à de telles études. Autant il est indispensable de distiller les bases de l'analyse scientifique à tout le monde, autant il serait inutile d'infliger une spécialisation excessive en termes de connaissances à ceux qui ne vont jamais les utiliser.

Programmes : des objectifs perdus de vue

C'est à l'organisation de ces usages multiples que servent les programmes. Mais il semble que leurs auteurs ont perdu de vue ces objectifs depuis longtemps. Ils se dispersent le plus souvent dans la préconisation de détails sans intérêt, dans la lutte d'in-

fluence pour favoriser les marottes des uns et des autres (parfois de manière incohérente), sans comprendre que leur rôle est d'infléchir les grandes lignes, de définir des contenus minimaux et surtout des compétences de base, sans entrer dans des détails qui sont du ressort des enseignants.

Bien sûr, ces derniers ont besoin d'être guidés. Mais, bien plus que de textes directifs et infantilisants à appliquer uniformément et sans expérimentation, ils ont besoin de sessions de formation leur donnant des pistes diverses, qu'ils peuvent adapter à leur personnalité et au profil de leurs élèves, pour faire passer savoirs et savoir faire.

Car il est absurde de vouloir un programme unique de contenus et de compétences qui s'applique à toutes les populations d'élèves. C'est le meilleur moyen de décrocher les uns tout en ennuyant les autres !

Ne parlons pas de l'introduction de notions ou de pratiques qui sont nouvelles pour les enseignants, comme les itinéraires de découverte en collège ou l'algorithmique au lycée ! Les textes officiels (régulièrement bafoués par les ministres successifs) prévoient d'anticiper les programmes de plus d'un an. C'est effectivement nécessaire, mais cela ne suffit pas. Il faut les accompagner par une formation obligatoire des enseignants tout au long de l'année en question, sous peine de voir rejeter ou mal appliquer ces idées novatrices, même si elles sont bien fondées.

On peut ajouter un dernier rôle revendiqué par les défenseurs des programmes : permettre à tous les parcours de converger vers ce qui reste encore le point de passage obligé vers l'enseignement supérieur, le baccalauréat. Même si nous pensons que le bac est une relique dépassée, on peut comprendre ce souci. Mais on voit bien qu'il n'influe en rien sur la façon de fixer les objectifs en termes de savoirs et de compétences jusqu'à la classe de première. Car, forts du savoir-faire résultant de la mise en œuvre des fonctions résumées plus haut, les lycéens de terminale n'auront aucun mal à l'appliquer à la préparation des figures imposées du baccalauréat.

En résumé, on est sur la bonne voie avec la piste des objectifs par compétences. Mais il faudrait aller au-delà, et ne pas la doubler de programmes qui rendent le message inintelligible et ne permettent pas aux enseignants d'exercer leur personnalité et leur sensibilité du contexte dans lequel ils exercent.

G.C.